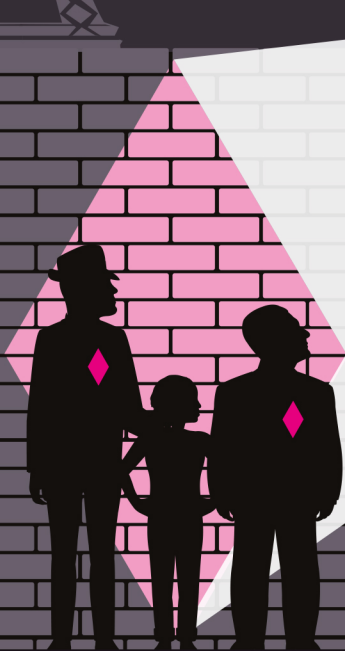
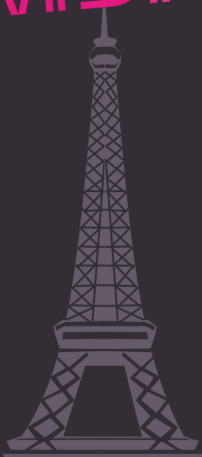


Christophe Léon

# EMBARDÉE



LA JOIE DE LIRE  
ENCORAGE

EMBARDÉE

À Tinelie et Christophe,  
parce que l'amour est de tous les genres  
– masculin au singulier et féminin au pluriel...

Christophe Léon

# EMBARDÉE

LA JOIE DE LIRE  ENC  AGE

Les témoins présents sur la scène de l'accident diront que la voiture roulait trop vite, qu'elle a dérapé, fait une embardée et poursuivi sa route sur une cinquantaine de mètres avant de s'immobiliser, encastrée dans le mur d'un immeuble d'habitation.

Dans la voiture, au volant, il y a mon père. Sous le choc, la ceinture de sécurité lui a cisailé la poitrine. La douleur est intense, mais provisoire. Sa respiration est difficile, il ouvre la bouche et aspire bruyamment. Une fois. Deux fois.

À côté de lui, mon père – qui ne met jamais sa ceinture parce qu'il ne supporte pas d'être attaché. Mon deuxième père donc, qui est plus mal en point. Sa tête a heurté le tableau de bord au moment de l'impact. Il saigne abondamment du front, la plaie s'étend de l'arcade sourcilière gauche à la racine du nez. Cette belle estafilade est aussi due en partie à un bris de verre, conséquence de l'éclatement en mille morceaux du pare-brise. Il est conscient et tente de parler, mais les mots sortent au ralenti, comme envasés, et ses lèvres se tordent d'une drôle de façon qui serait, dans d'autres circonstances, comique.

Du radiateur éventré s'échappe en sifflant un filet de vapeur sous pression. De l'huile de moteur se répand sur le sol, le liquide visqueux rampe entre les débris en plastique

du pare-chocs. Le capot est aux trois-quarts ouvert, informe, et, comme je l'ai dit, le pare-brise a été pulvérisé au moment de la collision. Une grande partie des éclats s'est retrouvée éparpillée sur les cuisses de mes deux pères.

Le losange rose cousu sur la poitrine du veston de mon papa passager est déchiré à l'endroit où une pointe rebiquait déjà. Mon père conducteur, lui, refuse de porter ce qu'il qualifie « d'humiliation », contrevenant ainsi à la loi, au risque d'être arrêté et mis en détention.

Les témoins affirmeront plus tard, lors de leur déposition, et ils seront tous d'accord sur ce point, que le premier à s'être extirpé de la voiture est le conducteur, et qu'il en a fait le tour pour aller ouvrir au passager. Ils l'observeront aider celui-ci à s'extirper de l'habitacle en le prenant sous les aisselles. Trois parmi eux assureront qu'il l'a attrapé à bras le corps, le menton dans le creux de son épaule, le visage tourné vers la nuque, comme s'il l'embrassait, mais les enquêteurs ne relèveront pas ce détail.

Ils le verront ensuite l'adosser contre le mur et lui parler doucement, comme à un enfant ou à une très vieille personne un peu sourde, tout près de l'oreille.

« Trop affectueusement pour être honnête... » commentera une dame.

Mon père passager leur semblera désorienté mais, moins d'une minute après, il sera en état de se tenir sur ses deux jambes.

Les témoins ne leurs viendront pas en aide, la loi interdisant de porter secours à ces gens-là. Quelques-uns s'éloigneront en secouant la tête, peut-être navrés, d'autres resteront un moment sur place et épilogueront sur les causes de l'accident. Enfin, une petite poignée, ceux qui auront dès le début remarqué le losange rose, appellera la milice pour qu'elle intervienne. Simple précaution et preuve de civisme, au cas où les accidentés n'auraient pas l'autorisation de se trouver dans cet arrondissement de Paris. Ce sont eux, ces bons citoyens, par leurs appels au 666, le numéro de téléphone spécialement mis en service à cet effet, qui déclencheront la traque.

Mes pères abandonneront la voiture avant que les habitants de l'immeuble ne descendent pour constater les dégâts. Les risques d'un lynchage étant trop élevés, ils préféreront fuir, boitillant et serrant les dents, en direction de la station de métro la plus proche.

Les caméras de surveillance du boulevard les suivront jusqu'à ce qu'elles les perdent et soient relayées par celles du métro, qui filmeront mon père (le passager) sur le quai, arrachant son losange rose et le jetant dans une poubelle dans l'intention manifeste de passer inaperçu.

## 2

Je me prénomme Gabrielle et j'attends mes papas.

J'aurai bientôt treize ans. Mes parents m'ont eue alors que j'avais six mois. Ils sont venus me chercher en Afrique, en Somalie, pour être plus précise à Mogadiscio, puis ils sont rentrés en France et nos vies se sont métissées pour former une famille unie et heureuse, je crois – non, j'en suis sûre !

Mes pères s'appellent George et Phil. *George* sans *s*, une coquetterie de papa, qui a amputé son prénom d'une consonne qu'il jugeait trop « franchouillarde ». Tous les deux sont plasticiens, ce qui ne veut pas dire qu'ils fabriquent du plastique ! Ce sont des artistes, ils peignent, sculptent et participent à des happenings dans de nombreuses galeries et autres lieux de la scène artistique parisienne.

Je devrais employer le passé parce que, depuis deux ans, ils n'en ont plus le droit.

Quand j'étais petite, nous habitions un des plus beaux quartiers de Paris. Nous vivions dans un appartement qu'on dit être de standing. J'avais ma propre chambre, pas toujours rangée mais bien à moi. Les fenêtres donnaient sur un parc et j'aimais rester de longues minutes à contempler la nature, les arbres, les massifs



fleuris ou encore les gamins qui piétinaient les pelouses malgré l'interdiction.

George et Phil travaillaient à la maison, dans une ancienne chambre double, spacieuse et haute de plafond, qu'ils avaient transformée en atelier. J'avais la permission d'y aller quand je le désirais, et c'était toujours une fête pour moi de les voir à l'œuvre.

Mes pères inventent et créent sans cesse, comme d'autres respirent. « *Des virtuoses de l'art moderne* », ai-je lu récemment dans un célèbre magazine d'art contemporain de ces années-là dont mes papas gardent précieusement un exemplaire.

Un été, ils ont peint une centaine de toiles de moi. Des petits formats qu'ils ont appelés *Nos anges Gabrielle*, donnant à chacun un numéro d'ordre. Ces tableaux ont fait l'objet d'une exposition, et tous ont été vendus à des collectionneurs.

— Pourquoi vous n'en gardez pas un seul ? j'ai demandé une fois l'expo terminée.

— Pourquoi ? Mais nous avons l'original à la maison, Gabrielle ! se sont exclamés en chœur Phil et George, et je me souviens avoir rougi de bonheur jusqu'à la plante des pieds.

Le soir du vernissage, les gens se battaient presque pour me faire la bise. J'ai détesté ça ! Les barbes des messieurs piquaient, le rouge à lèvres des dames laissait des traces grasses et incarnates sur mes joues, mais je ne pouvais pas me défilier – j'étais l'attraction du moment.

Aujourd'hui, nous habitons en banlieue parisienne. Nous n'avons plus le droit de nous rendre dans le centre de la

capitale sans au préalable avoir demandé et obtenu une autorisation, un papier rose dûment rempli et tamponné par l'administration, et dont je connais la référence par cœur : *CERFA 1012*. La plupart du temps, la milice en charge des losanges roses s'y oppose, si bien que mes parents doivent ruser en achetant cher de faux laissez-passer.

Nous ne sommes pas les seuls à vivre ici. Tous les losanges roses ainsi que leurs familles fichées sont réunis dans cette petite ville imaginée et « aménagée » exprès pour nous.

— Un *ghetto*, comme l'appelle George, mon papa qui refuse de porter son losange rose.

— Au moins, on ne risque pas de se faire agresser à longueur de journée, tempère Phil, mon papa au losange cousu sur la poitrine.

C'est vrai que nous sommes entre nous, ici. Mes copines et mes copains ont eux aussi deux papas ou deux mamans. Nous constituons une communauté où l'entraide et la solidarité sont de rigueur.

Au printemps, il y a la Fête des losanges. Ce sont George et Phil qui en ont eu l'idée avec d'autres amis, un soir après un repas alors qu'ils discutaient d'un moyen de maintenir le moral des habitants du ghetto. Les autorités ne l'ont pas interdite pour l'instant, et nombreux sont ceux qui y participent et se retrouvent dans la rue à défiler en musique. Phil m'a expliqué que cette fête était la petite-fille d'une plus grande qui se déroulait autrefois à Paris.